François Géral, *Relire les “Lettres d’Espagne” de Mérimée*

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5661>

DOI : 10.4000/studifrancesi.5661

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 422-423

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « François Géral, *Relire les “Lettres d’Espagne” de Mérimée* », *Studi Francesi* [En ligne], 164 (LV | II) | 2011, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 13 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5661> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.5661>

Ce document a été généré automatiquement le 13 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

François Géral, *Relire les "Lettres d'Espagne" de Mérimée*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

FRANÇOIS GÉRAL, *Relire les "Lettres d'Espagne" de Mérimée*, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2010, 414 pp.

- 1 De ces cinq lettres publiées en revue entre 1831 et 1833, dont trois furent reprises en volume en 1833 et en 1842 et la quatrième en 1873, on a pu dire qu'elles rendaient compte d'une expérience décisive pour Mérimée qui découvrit, entre juillet et novembre 1830, un pays dont il avait parlé sans le connaître aucunement et qui allait devenir sa patrie d'adoption. D'où sa partialité, d'ailleurs revendiquée. De ce premier apprentissage de l'Espagne, véritable périple initiatique – à l'origine il s'agissait de surmonter une déception sentimentale – François Géral propose une relecture passionnante qui allie la précision de l'analyse à la sûreté et à la richesse de l'information dont témoignent d'abondantes notes. Dans une introduction nourrie (pp. 9-94), une fois retracée la genèse des *Lettres* et énumérés leurs avatars éditoriaux, F. Géral met en évidence leur singularité due en grande partie à la cohérence thématique et à un exotisme mesuré.
- 2 Mérimée, qui ne mettra en scène qu'un nombre limité de stéréotypes nationaux – «Pourquoi serais-je forcé de voir ce que les autres ont vu?» – consacre sa première *Lettre*, la plus longue et la plus didactique, aux «combats de taureaux», à une époque où cet «amusement national» n'était pas encore connu en France. Non sans réticences, parce qu'il n'est peut-être pas entièrement envahi par le tropisme andalou. Tout en refusant la sensiblerie, le narrateur, fasciné par la dramaturgie ritualisée d'un spectacle dont il met en évidence la portée symbolique, recourt souvent à l'ironie pour le dédramatiser. Non seulement il le décrit, mais il expose aussi ses alibis et les démonte. Observation aussi attentive du réel dans la deuxième dont la thématique – une

exécution par pendaison — peut paraître relativement atypique car ce sujet littéraire était moins courant qu'au XVIII^e siècle; de plus, le garrot, qui allait bientôt remplacer officiellement la pendaison, était déjà pratiqué. La relation qu'en donne Mérimée est structurée par l'éloge des classes inférieures de la société (le petit peuple de Valence et le condamné) et la dévalorisation des couches aisées (juges, alguazils, confesseur, etc...), selon une bipolarité qui organise ce théâtre macabre. La troisième *Lettre* réinvente le bandit chevaleresque en la personne de José Maria, que le narrateur n'a pas eu l'occasion de rencontrer. Issu du peuple, ce héros de légende au destin tragique incarne une aristocratie véritable dont les «vices élégants» sont néanmoins signalés. L'intérêt de la quatrième, outre le fait qu'on y trouve en germe certains éléments de *Carmen* et une approche du fantastique, tient au fait qu'elle «contourne» le Discours touristique. Si, d'une façon générale, Mérimée n'évite pas systématiquement toutes les composantes du récit de voyage, il ne leur accorde que peu de place, préférant aborder, par le biais du dialogue ironique entre le narrateur et son guide, la question des mentalités et des croyances, la pitié et la crédulité du peuple et, particulièrement, la sorcellerie, pratique pourtant en net recul dans la péninsule au début du XIX^e siècle. F. Géral n'omet pas de comparer cette approche à celle de Goya: le traitement du thème, «sarcastique et grinçant» chez le peintre, est beaucoup plus léger chez l'écrivain qui a tendance à dédramatiser. La cinquième *Lettre*, parue dans un des premiers numéros de «L'Artiste», est sans doute la plus méconnue (le texte de 1831 est préféré à celui de 1871 jugé moins authentique). Dans ces pages sur le Musée du Prado, où il avait été en quelque sorte envoyé en mission par son père, Mérimée affirme ses goûts personnels à une époque où l'art espagnol était quasiment ignoré en France. Ses préférences esthétiques sont bien sûr relevées, mais aussi ses silences et surtout sa gêne à l'égard de Goya, gêne qui se muera bientôt en une véritable hostilité.

- 3 Complété par une bibliographie recensant les études critiques sur la littérature de voyage et les études des thèmes abordés dans ce reportage d'un nouveau genre, l'ouvrage de F. Géral fera date. Souvent délaissées par la critique, les *Lettres d'Espagne* vont désormais connaître une nouvelle vie.